

Phu-truong băng chú' Pháp. — Supplément en français

ANTICIPATION

Ce que sera l'Annam dans cinquante ans

La *Dépêche coloniale* de Paris a, paraît-il, ouvert une enquête sur la question : ce que sera l'Indochine dans cinquante ans. Je n'ai pas suivi cette enquête ; je ne connais aucune des réponses qu'elle a provoquées. Elles doivent varier suivant la personnalité et le point de vue de chacun. Il entre forcément dans ces anticipations une grande part d'imagination et une petite dose de déduction plus ou moins logique teintée elle-même à la couleur des convictions ou même des préjugés individuels. Elles n'ont donc qu'une valeur bien relative et il serait exagéré de les considérer autrement que comme un jeu innocent où le raisonnement et la fantaisie concourent à nous faire « réaliser » un état de choses dont le plus grand éloge qu'on puisse faire est qu'il repose quand même sur quelques données précises et n'est pas une pure création de l'esprit.

Je voudrais, moi aussi, me livrer aujourd'hui à ce jeu. C'est un divertissement comme un autre, et il ne manquera peut-être pas d'intérêt, si, à côté d'une anticipation forcée, il réussit à faire une synthèse compréhensive des possibilités présentes et des probabilités futures.

Mais je m'aperçois que ce jeu ne laisse pas d'être assez difficile. A moins de bâtir un roman, il faut tenir compte de bien des données dont il est malaisé de mesurer à l'heure actuelle toute l'importance. Le monde tend à devenir un tout, et des événements qui se passent de l'autre côté de la terre peuvent avoir leur répercussion ici, à plus forte raison ceux dont les incidences nous pressent pour ainsi dire à nos portes mêmes. L'inquiétante énigme chinoise et la terrible épidémie communiste sont des éléments perturbateurs qui peuvent du jour au lendemain bouleverser tous nos calculs et déranger nos déductions les plus savantes et les plus ingénieuses. Sans compter un conflit probable du Pacifique et une nouvelle conflagration européenne toujours possible dont les conséquences sont difficiles à supputer. Avant 1914, qui eût prévu la formidable gerre qui mit aux

prises plusieurs continents et dont le monde entier ressent encore aujourd'hui les effets ? Et nous ne parlons pas des soubresauts d'un nationalisme indigène qui s'intensifie, se propage chaque jour, et qui, s'il n'était canalisé à temps, réserverait sans doute des surprises.

Et puis cinquante ans, un demi-siècle, c'est tout de même un peu loin et un peu long ; c'est deux fois l'espace de temps pendant lequel, suivant le poète annamite, la mer bleue se transforme en champs de mûriers, image de l'inconstance et des vicissitudes humaines. Le monde aura d'ici là plusieurs fois l'occasion de changer de face.

Mais en bon théoricien peu embarrassé des contingences, faisons abstraction de ces vagues incidences. Construisons notre anticipation, comme si rien d'anormal ne devait se produire, comme si ce pays devait suivre jusqu'au bout, sans heurts ni accrocs, son évolution dans la voie qui est tracée devant nous. Faisons fond sur l'évolution progressive et écartons de nous la révolution perturbatrice. Quel sera le terme de cette évolution dans cinquante ans ?

Quelle sera à nos yeux l'image de l'Annam dans un demi-siècle ?

Ce sera l'image d'une grande nation asiatique qui se sera reconstituée dans son intégrité territoriale et politique. La France l'aura dotée d'institutions libérales, grâce auxquelles elle pourra vivre sa vie propre et faire figure d'Etat moderne ayant sa place marquée dans le concert des nations. Vis-à-vis de la nation protectrice elle sera dans la même situation que, par exemple, le Canada vis-à-vis de l'Angleterre. Faisant partie du *commonwealth* français, elle conservera néanmoins sa personnalité nationale, sa physionomie propre. Elle sera un Etat libre dans le cadre de l'Empire français.

Car d'ici là les théories sur la colonisation auront elles-mêmes évolué. La domination impérialiste aura fait place partout au système du mandat que la Société des Nations aura depuis longtemps

fail triompher. Car l'institution internationale de Genève, malgré ses imperfections et les critiques que de bons esprits se font un plaisir de lui adresser, se sera finalement imposée à la conscience universelle comme le grand arbitre des nations et des peuples. La France, remplissant son rôle dans ce pays comme un mandat dont le but est de réaliser l'émancipation progressive du peuple annamite nous aura accordé au fur et à mesure des progrès de notre évolution toutes les franchises politiques aboutissant à un statut de large autonomie qui confine à l'indépendance.

Mais cette quasi-indépendance politique n'exclura pas une étroite interdépendance au point de vue économique. La coopération franco-annamite aura réalisé des prodiges. De même qu'elle aura reconstitué une nation dans sa personnalité politique, elle lui aura préalablement assuré une prospérité économique sans pareille. Des routes, des canaux, des ponts, des chemins de fer traverseront le pays en tous sens et amèneront l'aisance et la richesse jusque dans les coins les plus reculés. La misère, avec les fléaux qui l'accompagnent : la famine, la maladie, l'épidémie, aura disparu des campagnes surpeuplées du Tonkin et du Nord-Annam. Les cataclysmes naturels eux-mêmes, l'inondation, la sécheresse, seront à jamais conjurés par de grands travaux entrepris avec les derniers perfectionnements de la science moderne. La Cochinchine verra sa production rizicole, doublée, triplée. L'Annam aura ouvert ses riches plateaux à l'élevage et aux cultures diverses. Le Tonkin, échappant aux dangers de la monoculture, exploitera intensivement son sous-sol minier aux richesses incalculables, et des usines s'y élèveront de tous côtés qui transformeront ces produits pour l'exportation ; des industries nouvelles s'y créeront qui emploieront une main-d'œuvre ou une masse ouvrière de plus en plus consciente et habile, qu'une salubre législation sagement prévoyante et sagement adaptée protégera contre tous les abus.

Bref une ère de prospérité inouïe, résultat de l'association franco-annamite, aura préparé et précédé l'accession de l'Annam au rang de grande nation moderne.

Il est juste que dans cette association les intérêts français soient pleinement sauvegardés et aient même une place

privilegiée. Ils seront d'ailleurs si intimement liés aux intérêts annamites qu'ils pourront difficilement se dissocier.

L'Annam indépendant politiquement sera encore plus uni à la France sur le terrain économique qu'il ne l'est à l'heure actuelle. Et s'il est vrai que l'économique tend à dominer le politique, au terme de cette évolution normale, si l'Annam aura beaucoup gagné, la France n'aura rien perdu, au contraire, et elle aura gagné à jamais la reconnaissance de tout un peuple qui lui devra d'avoir enfin une patrie reconstituée, régénérée et forte.

Mais c'est au point de vue intellectuel et moral, dans le domaine de la culture et de la civilisation que l'empreinte française aura été la plus profonde. Les cinquante ans qui ont précédé n'ont été qu'une période de prise de contact assez désordonnée avec la civilisation occidentale, d'initiation souvent pénible et insuffisamment compréhensive aux idées et aux doctrines d'Occident. Les cinquante ans qui suivront auront été la période de pénétration véritable, ou plutôt d'interpénétration, de fusion harmonieuse des idéaux de l'Occident et de ceux de l'Orient. Les Annamites auront appris à l'école française les saines méthodes de recherche et de critique où l'esprit de finesse s'allie à l'esprit de géométrie, où les rigueurs du rationalisme se trouvent tempérées par un intuitionisme de bon aloi, et ils s'en serviront pour étudier les origines de leur histoire, de leur religion, de leur pensée, de leur art, des règles morales qui ont présidé à leur conduite en tant qu'individus et en tant que peuple, comme des institutions sociales et politiques qui ont assuré à leur nation à travers les siècles une continuité et une homogénéité sans pareilles. De cette investigation profonde et méthodique, ils auront dégagé les éléments essentiels d'une civilisation plusieurs fois séculaire qui ne doit à aucun prix disparaître, mais doit se rénover au contact du monde moderne. Cette rénovation sera l'œuvre des générations qui naissent à la vie et de celles qui leur succéderont et qui toutes auront été formées à l'école française. L'empreinte que ces hommes auront reçue ne s'effacera jamais, et quoi qu'il arrive, ils resteront les fils spirituels de la France. Aucun séparatisme ne triomphera de ces liens

d'affinité intellectuelle, les plus indissolubles de tous.

C'est là un aspect de la question dont on ne s'est peut-être pas assez rendu compte. Les liens politiques pourront un jour se relâcher entre l'Annam et la France. Les liens spirituels, plus encore que les liens économiques, ne pourront jamais se rompre complètement.

La civilisation annamite sera à jamais marquée du sceau de la France, comme elle le fut de celui de la Chine antique.

Que sera cette civilisation qu'on peut appeler nouvelle? Nous l'avons dit: elle sera la synthèse de tout ce qu'il y a de meilleur en Occident et en Orient. Ainsi sera réalisé le rêve que, pour ma part, je n'ai cessé de caresser depuis le jour où ma pensée commençait à s'ouvrir aux multiples problèmes que pose l'évolution de ce pays. Je n'ai jamais pu me faire à l'idée que tout ce qui fut la source profonde de la vie de ce peuple devait un jour disparaître complètement, que rien ne subsisterait plus de la vieille sagesse confucéenne, des magnifiques envolées du taoïsme, de l'infinie compassion bouddhique, de cette poésie prenante qui se dégage des anciens airs de chez nous et qui est comme l'âme d'une race positive et rêveuse, courbée depuis des siècles sur la rizière ancestrale et capable néanmoins de s'émouvoir au chant du loriot et de sentir le vent frais qui passe.

Rien de cela ne sera perdu. Cet antique patrimoine de la race sera intégré dans une forme nouvelle de civilisation que le génie français aura marquée de son empreinte. Une élite nouvelle se sera formée qui saura faire la juste part entre la tradition et le progrès, et tout en adoptant résolument les méthodes de la science

moderne, saura se montrer respectueux d'un passé qui nous a faits ce que nous sommes. La nation annamite conservera sa personnalité, la fortifiera même tout en évoluant vers le progrès et en profitant largement des apports de la civilisation moderne.

Dans cette œuvre de rénovation, de régénération, de résurrection d'une nationalité indigène longtemps comprimée dans les cadres rigides d'une organisation millénaire, la France aura joué un rôle décisif, digne de ses traditions et de son génie.

Ce que sera l'Annam dans cinquante ans? Mais une nation libre et forte, unie à la France par les liens de la plus filiale gratitude.

C'est vers la réalisation de cet idéal que doivent tendre dès maintenant tous nos efforts.

Ce rêve deviendra-t-il une réalité? C'est le secret de l'avenir et de ses inconnues formidables. Nous avons vu plus haut quels étaient les facteurs qui pourraient du jour au lendemain renverser nos combinaisons les plus ingénieuses. Mais s'il est vrai que l'avenir sera toujours plus ou moins le reflet de nos aspirations et de nos rêves, travaillons à le forger dans le sens que nous avons indiqué et qui nous paraît légitime.

En l'espèce, cet avenir dépendra en grande partie de la sagesse de ce peuple et de la générosité de la France. Nous n'en aurons jamais plus besoin qu'aujourd'hui pour sortir de la période difficile où nous sommes; et il nous faudra, si je puis ainsi dire, en faire une ample provision pour affronter des épreuves peut-être plus redoutables encore que nous réserveront les jours qui viendront avant de voir la réalisation de nos rêves.

PHAM QUYNH

(France-Indochine)

DES CLERCS QUI NE TRAHISSENT POINT

On connaît le livre fameux de Julien Benda : *La trahison des Clercs*. Le lettré, le savant, le penseur, l'artiste, le « clerc », en un mot, qui par vocation ou par goût poursuit des fins désintéressées, trahit sa destination s'il sacrifie au démon de la politique et s'engage dans des luttes partisans. Il doit pouvoir dire : « Mon royaume n'est pas de ce monde », et laisser aux « laïcs » tout le

domaine de l'activité pratique. Enfermé dans sa tour d'ivoire, il ne doit parler au monde que « dans le mode du transcendant ».

La ruine même de sa patrie doit le laisser indifférent, et il ne saurait éprouver à cet égard d'autre sentiment que celui exprimé par Guichardin dans cette page curieuse : « Toutes les cités, dit cet écrivain du 15^e siècle, tous les Etats, tous les royaumes sont

mortels; toute chose soit par nature, soit par accident, trouve un jour sa fin. C'est pourquoi un citoyen qui assiste à la fin de sa patrie ne peut s'affliger de l'infortune de celle-ci avec autant de raison qu'il s'affligera de sa propre ruine : la patrie a subi sa destinée que de toute manière elle devait subir ; la disgrâce est tout entière pour celui dont le triste partage a été de naître au temps où devait avoir lieu un tel désastre. »

Ce détachement extraordinaire s'explique par cette raison qu'il existe au-dessus des patries et des peuples un domaine d'activité supérieure qui est proprement universel et qui est la patrie véritable de tous ceux qui font vœu de clercs. Ils ne doivent s'attacher à aucune autre qu'à celle-là, sous peine de trahir leur vocation et de déchoir de leur dignité.

La thèse de Benda ainsi présentée me paraît trop exclusive. Elle renferme certes une part de vérité, en ce sens que le clerc a tout intérêt à s'abstenir des luttes politiques pour conserver la sérénité de son esprit et la rectitude de son jugement ; mais elle dénote un orgueil exagéré et a je ne sais quoi de tendu et d'un peu inhumain.

C'est trop forcer la nature que de l'obliger à se contrarier elle-même. Tout homme digne de ce nom a le désir naturel de se dévouer au bien de son pays et de sa race. L'amour de la patrie est un sentiment inné en l'homme. Le refluer, le réprimer, l'empêcher de se manifester est un acte ou un geste qui va à l'encontre d'un des instincts les plus puissants de la nature humaine. Le clerc, plus que tout autre, ne doit pas contrarier ce sentiment naturel ; il doit, au contraire, travailler à l'épurer, à le rehausser, à lui donner plus de valeur et plus de noblesse. Comment pourrait-il alors se désintéresser de la chose publique et rester indifférent au sort de sa patrie ? Ce serait là une trahison, et une véritable.

Combien à cette indifférence inhumaine, à cette raideur hautaine du clerc de Benda, préférerais-je le tact, la mesure, la diligence, la souplesse, l'humaine sagesse et la douce philosophie de ces clercs de la Chine antique et de l'Annam d'autrefois qui fut son élève !

Ces hommes se mettaient au service du prince, se dévouaient à la chose publique, s'occupaient du bien de la cité, travaillaient au bonheur du peuple, tout en cultivant les lettres et la philosophie, tout en con-

servant en eux cette flamme de l'idéal qui les élevait au dessus d'eux-mêmes, ce souffle de la poésie qui les faisait communier avec la nature tout entière, et ce détachement philosophique qui les rendait insensibles aux caprices de la fortune et aux coups de l'adversité.

On comptait parmi eux les plus importants personnages de l'empire, la plupart des grands dignitaires. Ceux-ci, comme l'a dit Saint-Evremond, en parlant de certains Romains, ne renonçaient pas à l'homme en faveur du magistrat.

L'écrivain Abel Bonnard, dans son beau livre *En Chine*, a dit de ces clercs qui furent souvent des hommes d'action remarquables et de grands serviteurs du pays :

« Ils emportaient dans l'action où ils étaient engagés les scrupules, les rêves, la délicatesse frileuse de l'homme d'étude. Mais comme ils gardaient l'habitude de se retirer en eux-mêmes, ils ne perdaient pas non plus celle de se rattacher à l'univers, et, en sortant des intrigues de la Cour, ou du souci des affaires, ou des recherches de la pensée, ils sentaient le vent frais passer sur leur front, et ils admiraient l'automne. »

Car tous ces clercs qui ne dédaignaient pas l'action étaient des poètes, ils le restaient au milieu même de la mêlée dans laquelle ils étaient engagés, grâce à quoi ils pouvaient la dominer, et, au sortir du tumulte, retrouver tout entière la sérénité de leur esprit et la fraîcheur de leur âme.

Et Abel Bonnard, faisant allusion au monde moderne, et au morcellement de la vie en compartiments séparés qui le caractérise, ajoute :

« Qu'on pense au charme singulier, à la saveur rare qu'auraient, chez nous, les poèmes d'un savant, d'un ambassadeur, ou d'un vieux ministre, qui auraient gardé assez de supériorité pour dominer ce qu'ils ont appris, assez d'indulgence pour intéresser encore à la douceur d'un beau jour leur cœur lassé de la vie. »

De tels hommes n'étaient pas rares en Chine et en Annam, et les poèmes qu'ils ont composés dans leurs moments de loisir ou de retraite nous montrent que malgré leurs fonctions qui les mêlaient aux affaires publiques, ils sont restés jusqu'au bout des clercs dignes de ce nom et n'ont jamais trahi leur mission.

Tel ce Pe Kiu-Yi (Bach Cur-Di), qui vivait sous les T'ang, de 772 à 846, et qui fut un grand dignitaire, mêlé de près à la vie de la Cour et à ses intrigues. « Il n'y avait pas de magistrat plus sérieux, ni plus grave... Mais il s'était arrangé un jardin où il se retirait et s'émancipait avec ses amis. L'Empereur, quant il fut mort, fit graver ses vers sur la pierre et l'on achetait fort cher le droit d'en prendre des copies. Quand une caravane d'étrangers partait de la capitale, ce n'était pas assez qu'elle rapportât les soies les plus riches, les thés les plus rares, s'il n'y avait pas dans son bagage quelques poèmes de Pe Kiu-Yi. »

En voici un intitulé *Chant des sentiments d'autrefois*, dans lequel il racontait comment, devenu vieux et malade il s'était décidé à se séparer de sa belle favorite Fan-Su et de son cheval blanc à crinière noire, et finalement y renonçait, devant l'attendrissement que lui causait la perspective de cette séparation. (1)

« J'allais vendre mon cheval blanc et renvoyer « Branche de Saule » (nom d'un morceau de musique et surnom de Fan-Su). Elle a voilé ses noirs sourcils; il a trainé son licou d'or. Le cheval, faute de paroles, a retourné la tête et a henni longuement, et Branche de Saule, après avoir salué deux fois, s'est prosternée et elle a dit : « Maître, vous avez monté ce cheval cinq ans; cela fait mille huit cents jours. Il vous a porté avec une douceur débonnaire, sans prendre le mors aux dents, sans faire d'écarts. Moi, je vous ai servi dix ans, ce qui fait trois mille six cents jours, attentive à vous présenter le linge et le peigne, sans me plaindre ni rien gâter. Maintenant, quoique je sois peu de chose, j'ai toujours de la force et de la fraîcheur, et le poulain est encore dans sa fleur, sans boiterie, sans défaut. Pourquoi n'usez-vous pas de sa vigueur pour suppléer vos jambes malades ? Pourquoi ne profitez-vous pas de mes chants, pour égayer la coupe que vous buvez par hasard ? Faut-il nous renvoyer tous deux en un seul matin et sans espoir de retour ? Voilà ce que Su désirait vous dire avant de partir, comme aussi votre cheval, quand il a henni à la porte. En voyant ma détresse, à moi qui suis une femme, en entendant son cri, quoi qu'il ne soit qu'un animal, notre maître seul restera-t-il insensible ? »

« Je levai les yeux et soupirai. Je baisai les yeux et souris. Puis je dis :

« — Cher cheval, cesse de hennir. Douce Su, séchez ces larmes amères. Car tu vas retourner à l'écurie. Car vous allez rentrer dans l'appartement des femmes. Oui, bien que je sois en vérité fort malade et que ma vie touche à sa fin, l'histoire de Hsiang-tchi n'est pas encore mon fait. Puis-je perdre en un seul jour le cheval que j'ai monté et la dame que j'ai aimée ? Su, ô Su, chantez encore une fois la « Branche de Saule ». Car je veux vous verser du vin dans cette coupe d'or et vous emmener avec moi dans le pays d'ivresse. »

Qu'il est touchant ce poème, œuvre d'un homme qui a fait le tour de la vie, de ses grandeurs et de ses misères, et qui est encore capable de s'émouvoir devant le charme d'une femme, la beauté d'un chant, la fidélité d'une bête courageuse et noble !

Mais plus caractéristique encore est l'exemple de Nguyễn Công-Tru, qui vivait plus près de nous, dans la première moitié du 19^e siècle, et qui fut vraiment un clerc peu banal. Tour à tour mandarin civil et militaire, ministre de la Cour, élevé au faite des honneurs, puis rétrogradé et devenu un simple citoyen, bien plus, un soldat de dernière classe envoyé par sanction disciplinaire dans des garnisons lointaines et malsaines, réintégré après dans les cadres et obligé de gravir à nouveau tous les échelons de la hiérarchie, à partir du plus bas, chargé des expéditions les plus périlleuses contre des chefs de bande et des rebelles, nommé enfin intendant de la colonisation avec mission de mettre en valeur les immenses étendues de *lais de mer* qui bordaient les provinces de Nam-diah, de Thai-binh, de Ninh-binh, et d'y amener des habitants venus d'autres territoires peuplés pour former de nouveaux villages; il n'y a pas de vie plus remplie ni plus mouvementée que la sienne. Et avec cela il trouvait encore le moyen d'alimenter la chronique galante d'aventures originales. Mais il fut surtout un lettré et un poète fameux, un fervent amant des muses et des aimables *geishas* qui les incarnaient. Il composait à leur intention des chants qui étaient des modèles du genre et qui sont encore récités aujourd'hui avec prédilection dans la séduisante corporation des chanteuses. Ces chants sont empreints d'une philosophie sereine qui contraste étrangement avec une vie si active.

(1) Abel Bonnard, *En chine*, pages 141-242.

Ce contraste s'explique par la hauteur d'esprit de cet homme et par sa grandeur d'âme qui le faisaient dominer la vie même qu'il menait et dont les vicissitudes ne l'atteignaient pas, pour ainsi dire.

Je traduis ci-après un de ses poèmes intitulé « Chant d'un original » (1) et qui résume en quelque sorte la philosophie de sa vie.

« Homme, rien de ce qui intéresse les hommes ne saurait me laisser indifférent.

« Je suis, paraît-il, doué de talents exceptionnels. Reçu premier dans les concours, j'ai été ministre, puis gouverneur de province. Et par-dessus le marché, on me dit versé dans l'art de la guerre.

« J'ai été l'adjoint du général en chef pendant l'expédition du Cambodge, puis je suis redevenu préfet de Thua-thiên.

« Depuis que j-me suis retiré des fonctions publiques, je mène la vie d'un original monté sur un cheval ou un bœuf aux clochettes d'or.

« Me voici devant une montagne couverte de nuages blancs. Il y a là une pagode ; j'y m'y retire, moi, guerrier devenu disciple du dieu de la miséricorde. Derrière moi me suivent quelques jeunes concubines

Le Bouddha lui-même, en me voyant, ne peut s'empêcher de rire de l'original que je suis.

« Le succès ou l'insuccès me laisse indifférent. L'éloge ou la critique passe à côté de moi comme un vent frais.

« Je chante, je bois, je bats le tam-tam. Je ne suis ni bouddha, ni immortel, mais je suis détaché de tous les liens vulgaires.

« Et si je peux me flatter d'avoir égalé les plus fameux ministres de l'antiquité, c'est que j'ai toujours rempli avec constance mes devoirs vis-à-vis de mon Roi.

« A la Cour même, je passe pour un original ! »

Des originaux de cette trempe, on n'en rencontre pas tous les jours. Des clercs comme Pe Kiu-Yi, comme Nguyễn Công-Tru, tout en étant fidèles à leur vocation, remplissaient non seulement avec conscience, mais avec éclat, leurs devoirs d'homme et de citoyen. Ils ne croyaient pas déchoir en se mêlant à l'action. C'étaient des clercs qui ne trahissaient point ni leur mission spirituelle ni leurs devoirs temporels.

PHẠM QUỲNH

(France-Indochine)

LA MAIN DU POÈTE

Le grand vieillard était assis près de la cheminée, enveloppé d'une robe brune croisée, immobile, les mains sur les genoux, comme les statues des Pharaons. Et il paraissait, lui aussi, une statue. Les traits étaient parfaitement beaux, et les flots blancs d'une barbe annelée descendaient sur la poitrine. Le front était enfoncé dans un haut bonnet noir, pareil aux coiffures persanes. Un air de noblesse et de bonté était répandu sur le visage du poète.

D'une voix mélodieuse, Rabindranath Tagore nous expliqua comment, depuis deux ans, il avait trouvé une expression nouvelle, la peinture. Il parlait un anglais flexible et chantant. Et ses mains modelaient ses paroles, « ses mains paisibles qui semblent avoir le pouvoir d'enrichir et de consoler les hommes » : ainsi les décrit Mme de Noailles, dans la préface qu'elle a écrite pour l'exposition des peintures du poète hindou.

(1) Bài Người ngất-ngưởng (hát nói).

Ce que fut l'enchantement de cette soirée, je ne puis vous le dire. Trois jeunes femmes, trois Argentines d'une parfaite beauté, écoutaient, penchées et attentives, la voix aux mille intonations, la voix calme et pourtant en mouvement, qui se déplace en se jouant dans la mélodie infinie. L'une de ces jeunes femmes qui nous recevait, étala sur une table les photographies où étaient fixés les premiers dessins de Tagore. Je suis bien éloigné de vouloir usurper ici sur la critique. Mais ce que je vis et ce que j'entendis formait en s'assemblant une si rare expérience de la genèse des arts que le lecteur en sera peut-être curieux.

Rabindranath Tagore nie qu'il y ait une liaison entre son œuvre de poète et son œuvre de peintre. Poète, il a devant les yeux une vision qu'il décrit, ou, comme il dit, une représentation mentale. Il voit un paysage, un jardin, un visage. Il imite à la manière d'un peintre ce modèle imprimé dans l'esprit. Ses vers évoquent des ima-

ges aperçues ou créées. Au contraire, quand il devient peintre — et ceci est le plus étrange de l'histoire, — là où tous les autres copient, il cesse de copier. Ses tableaux ne représentent pas un schéma conçu dans son esprit. Loin qu'il les voie d'avance, au moment où il les fait il ignore ce qu'ils seront. Ainsi quand il était poète, il travaillait en peintre. Maintenant qu'il est peintre, il travaille en poète. Tout ce qui reste à découvrir le sera à la lisière commune de deux sciences ou de deux arts.

J'ai vu les premiers dessins qu'il ait faits. Sur des manuscrits de poèmes, écrits en bengali, il avait fait des ratures. Les poètes sont calligraphes. Ces corrections devinrent des ratures horizontales où étaient réservés de minces filets blancs. Cette délicate surface de noir strié de blanc fut limitée et enfermée dans un cartouche. Quelquefois elle s'étendait à deux lignes : on eût dit alors que le cartouche devenait un chapiteau. Il était formé en haut par un tore, qui s'appuyait sur une doucine. Mais si la rature inférieure avançait vers la gauche, la forme générale changeait encore. On la voyait s'effiler en bec ou en carène. Un oiseau s'envolait vers l'ouest.

Diverses ratures, dispersées sur la page, s'y changeaient en autant d'îles, dont chacune avait sa forme et son volume. Cet archipel de repentirs, sorti des eaux au caprice de l'inspiration, tantôt se groupait dans un coin, tantôt se répartissait sur toute la feuille, relié par les légers caractères de l'écriture hindoue qui ressemblaient aux crêtes d'une houle façonnée par un vent établi. Ces îlots de ratures, Tagore les avait réunis, non par des traits rectilignes et sans vie, mais par des courbes enflées et molles, qui semblaient respirer. Et ratures stylisées et courbes de liaison ne faisaient plus qu'une seule arabesque, avec des pleins et des déliés, des nervures et des inflexions, et qui obéissait à de secrètes lois organiques.

Ces lois commandaient à la main du poète. Bien loin de réaliser l'idée d'une décoration préconçue, il aidait à venir au jour une ligue qu'il ne connaissait pas et qui demandait à naître. Cette ligne n'était pas prévue par l'esprit; bien au contraire, dans le nombre infini des figures possibles, tout ce que l'esprit pouvait faire, c'était de reconnaître celle-là qui voulait apparaître à cette place, qui y était déjà toute tracée, et qu'il s'agissait seulement de rendre visible.

Naturellement la raison raisonnante, avec la subdivision de ses calculs et le tâtonnement de ses recherches, est incapable de découvrir d'un coup une vérité si subtile; il fallait que ce fût la main elle-même, animée de son propre esprit élémentaire, la main qui a tracé tant de strophes et où le rythme des vers est encore inscrit, qui, sans conseiller le poète, tirât du monde des possibles le dessin élu. J'ai vu plusieurs de ces courbes jetées par Tagore à travers la feuille. Rien n'égale leur grâce, leur souplesse animée, leur aisance à vivre. Cependant il se trompe quelque fois. Il me l'a confié. C'est comme s'il brisait la tige d'une fleur en la courbant. La courbe, mal dirigée, n'a plus qu'à périr. Il l'abandonne tristement, conscient de l'avoir menée à sa perte. Car toutes ces formes à venir sont comme autant de petites âmes qui attendent de lui leur salut, et qu'il doit mener jusqu'à leur accomplissement. Qu'elle me semble touchante, cette figure du vieux poète plein de gloire, pasteur d'arabesques, et qui les conduit doucement des limbes où elles dormaient jusqu'à leur forme déterminée! Et quels êtres mystérieux que ces courbes où la nature a enfermé les plus subtils secrets de la mathématique!

A peine une ligne est-elle tracée qu'une autre vient à sa suite, et comme appelée par elle, et demande qu'on la tire à son tour du néant. Elles commencent alors une espèce de chant et de réponse, et tout en chantant elles se modifient et elles s'altèrent. Elles s'approchent, elles s'éloignent, elles se chargent d'ornements, elles s'épanouissent. Sur une feuille, elles ont fini par dessiner le profil d'un vase chargé d'incisions et de motifs, et dont les lignes, en s'opposant et en se rejoignant restaient merveilleusement pures. C'était, dans l'espace, exactement ce qu'est une fugue dans le temps, avec son thème, sa réponse, son contre-sujet et ses divertissements. Quand, fatigué d'avoir copié de sa belle écriture pour tous les temps une page du *Clavecin bien tempéré*, Jean Sébastien Bach se laissait aller à rêver un moment, sa plume, errant seule sur le papier, devait tracer en jouant des dessins comme ceux-là.

Ce point de départ, je veux dire les ratures reliées entre elles et engendrant le dessin, Rabindranath Tagore y a depuis longtemps renoncé. Le hasard et les dieux

lui donnent maintenant d'autres débuts. Mais il reste de cette première manière des traces visibles, qui expliquent certaines figures. Parfois c'est une construction en assises qui donnent au tableau un aspect de muraille ; souvenir des lignes de l'écriture ; il y a à l'exposition qui vient d'être faite à la galerie Pigalle une fort belle tête de ce style. D'autres fois, ce sont des motifs superposés, tous animés d'un mouvement horizontal, et tournés vers la gauche : telle est une double figure, monture emportée que chevauche une femme nue, couchée en avant et cramponnée aux crins. Un mot dont le son n'a pas plu, et plus bas un vers biffé, il n'en a point fallu davantage pour que la forme naquit, la forme qui, se cherchant à elle-même une ressemblance dans le monde extérieur, est devenue cette calcade.

Le point de départ a changé, mais le travail est le même. Il y a toujours au début une cellule donnée autour de laquelle l'œuvrea va germer, un nucleus, comme dit Tagore. Et à partir de ce moment, les lois inconnues qui gouvernent l'évolution des formes conduisent la main du démiurge. Ces formes ont d'abord un caractère abstrait. Elles vivent selon leur morale de formes géométriques, et selon les lois de la cité des intégrales. Peu à peu, soit par l'effet même de leur progrès, soit parce que le dieu qui les mène se souvient du monde des hommes, elles acquièrent une certaine ressemblance avec ce que nous appelons la nature. Elles deviennent un visage. Quelquefois elles hésitent à choisir leur destinée. Un très curieux dessin montre des courbes couchées à travers la page qui avaient d'abord pensé à être une orchidée. Elles se sont ravisées et le pétale devenant rémige, et le sabot bréchet, un oiseau fantastique est né de la fleur.

Les visages ainsi créés, réduits à leurs éléments mathématiques sont parfois étonnants de fermeté et de justesse. D'autres fois ils sont d'une puissance pathétique très émouvante. Les courbes qui les forment, se mouvant librement, réinventent tous les styles et ressuscitent tous les génies. Telle figure est de Modigliani, et telle de Pollainolo. Ou bien, s la

loi des lignes a été de s'achever en nuage, telle feuille se couvre d'un ciel.

Que cette peinture pure, absolument sincère et tout à fait ignorante de nos coutumes d'atelier, ressemble par moments aux plus récentes recherches des peintres d'Occident, ceux-là seuls s'en étonneront qui n'ont jamais reconnu ces courants mystérieux, propres à une époque, qui pénètrent les âmes par osmose, et qui orientent tout un siècle. Il ne peut être ici question d'imitation. Mais la convergence est singulière.

Il ne s'agit point d'un divertissement, ou, comme disent les niais, d'un violon d'Ingres. Depuis deux ans, Rabindranath Tagore est entièrement occupé de cette création nouvelle. Les dessins, qu'il exécute avec des plumes et des encres, et qui ont l'aspect d'aquarelles singulièrement habiles et somptueuses, s'imposent à lui, et celui qu'il a commencé ne lui laisse point de trêve qu'il ne l'ait achevé. Ces ouvrages sont faits d'un coup, en un temps très court, qui ne dépasse guère une heure, sans que la pointe fasse une erreur dans le dédale des courbes entrecroisées et des blancs réservés. Et cette nouvelle vocation n'est pas si mystérieuse. Un génie latent dormait. Il se reconnaît à la sûreté du dessin, à la beauté des tons, à la vie de chaque détail, au sens ornemental. Pendant toute une vie, ce génie a été tenu dans l'ombre. Les hautes facultés de la conscience ne laissaient aucune place à ce démon obscur. Un beau jour, il a fait sa révélation, et le poète vêtu de lin a cru qu'une seconde personne se manifestait en lui. Mais le nouveau ministre n'a pas changé les lois de l'Etat. Dans un roman traduit en 1929, *Le Naufrage*, Tagore-écrivain mettait en scène un homme très sage nommé Ramesch, qui se garde de contrarier la vie, et que son obéissance aux ordres du destin entraîne dans les aventures les plus compliquées. Tagore-peintre dessina comme Ramesch vivait.

HENRY BIDOU.

(Le Temps)